

Daniel

extrait du numero 19F - 3/2006

Quand a commencé ta vie d'aikido ?

Ma vie d'aikido commence en 1973, à Nancy. Je ne sais pas pourquoi je voulais faire de l'aikido, mais je voulais absolument en faire. Je pense que ça se rapporte à un souvenir d'enfance : j'ai vu une démonstration d'aikido quand je devais avoir environ huit ans. Ça m'a tellement fasciné que c'est, je pense, à ce moment-là que j'ai pris inconsciemment la décision de pratiquer l'aikido. Je me suis donc inscrit au Shobukai de Nancy dès que je suis devenu indépendant, notamment au niveau de la voiture. Encore aujourd'hui, je ne regrette pas ce choix, parce que j'y ai rencontré un enseignant (Paul Friedrich) et des pratiquants qui ont su me transmettre leur passion pour cet art. Trois mois après mon inscription, je participais à mon premier stage et y rencontrais pour la première fois Tamura Sensei et Tiki.



Horst Schwickerath
Beaumont/F

C'est un souvenir plutôt marquant. Le stage se tenait à Belfort, en décembre 1973. Je ne me souviens plus précisément pourquoi, mais nous sommes arrivés en retard et le cours avait déjà commencé. À cette époque, les stages ne se déroulaient pas dans de grandes structures comme aujourd'hui et il y avait beaucoup moins de monde. Bref, au moment où j'ai ouvert la porte pour entrer dans le dojo – il fallait passer par le dojo pour aller au vestiaire –, Sensei était en train de démontrer un mouvement au sabre avec Tiki et ils ont tous les deux poussé un kiai tonitruant, qui m'a un peu... saisi, c'est le mot juste. Ce n'était pas de la peur, non ! J'ai été saisi comme quand j'entends des grandes orgues, un picotement particulier à la base de la colonne vertébrale. Chaque fois que j'écoute des grandes orgues, j'ai cette même sensation. La cornemuse aussi.

Donc mon aventure en Aikido commence en 73. C'est aussi l'époque où Chiba Sensei

Le Budo ne propose pas un modèle de société ; il propose tout au plus un modèle d'individu. Je veux dire par là que si l'on vit selon les principes de l'Aikido, on est bien dans le monde et avec tout le monde.

Leclerc

s'entretient avec Horst Schwickerath.

commençait à diriger des stages en France, en Belgique, en Suisse. Comme j'étais étudiant et que je disposais d'un peu de temps, la passion et l'enthousiasme aidant, j'ai suivi Chiba Senseï dans tous ses stages. Il m'a appris la chute... à mon corps défendant. Je me souviens qu'à cette époque, il avait un uke anglais du nom de Mikel. À chaque fois qu'il l'appelait pour démontrer, j'avais mal pour lui. Ce type était littéralement détruit. À l'occasion d'un stage, il s'était « amusé » à compter toutes ses blessures et en avait dénombré 35 ! Mais je ne regrette pas mon apprentissage avec Chiba Senseï qui devait avoir, à cette époque, moins de trente cinq ans, il était tonique et vigoureux, mais il m'aimait bien. Il me prenait fréquemment comme uke. Avec lui, je « dérouillais ». À l'occasion d'un stage, il a appelé Tiki pour qu'il traduise quelque chose qu'il tenait absolument à me dire : « Dis à ce type qu'il a bon corps pour faire Aikido. Alors qu'il ne m'oblige pas à le détruire ! ». J'avoue que cette phrase m'a laissé longtemps perplexe et c'est seulement après de nombreuses années que je l'ai comprise, enfin je crois ! Je pense qu'il voulait parler de ma façon de faire Uke, c'est-à-dire la différence entre : subir et accepter.

Quel âge avais-tu en 1973 ?

19 ans.

Donc la première fois que tu as vu de l'Aikido, cela devait être au début des années soixante. C'était un film ?

Non, non ! C'était une démonstration, dans une école primaire à Vandoeuvre, dans la banlieue de Nancy. Je pense que c'est René Trognon qui a fait cette démonstration. Quand je lui en ai parlé, longtemps après, il m'a répondu que ce n'était pas impossible. À cette époque, il suivait Maître Nocquet.

Rétrospectivement, je pense que ce qui m'a fasciné est, comment dire... l'esthétique, ...

c'était beau à voir, élégant, harmonieux. Je ne sais pas si tu as remarqué, mais même de l'aikido mal fait est beau à voir en vidéo. Je ne pense pas si cela tienne uniquement au costume bien que, sans hakama, l'impact visuel n'est pas le même. C'est, je crois, la gestuelle, l'enchaînement dynamique et harmonieux des techniques qui rendent l'Aikido aussi esthétiquement attrayant. Rien que pour cette simple et objective considération, l'Aikido de O Senseï mérite d'être appelé « art ». Il a créé une discipline chorégraphiquement belle à voir, que l'on soit pratiquant ou pas.

J'ai eu cette même sensation la première fois où j'ai vu Tiki pratiquer l'iaï : j'ai voulu apprendre cette discipline et j'aurais même accepté de mourir pour le faire. Je n'ai, heureusement, pas eu à le faire. Il me suffisait de déménager là où se trouvait Tiki.

Il y a peu de gens qui connaissent cette histoire... C'était en 1976. Chiba Senseï avait décidé de venir en France et de s'installer à Cannes. Il ne voulait plus rester en Angleterre. Tiki, qui suivait également Chiba Senseï, s'était donc transféré de Lausanne à Cannes, pour l'accueillir. Finalement, il a décidé, au dernier moment, de retourner au Japon.

Pour ma part, j'ai effectué mon service militaire. À mon retour à la vie civile en 77, je suis allé à Aix pour suivre l'enseignement de Tamura Senseï. Après six mois de vie aixoise uniquement consacrée à la pratique, avec Mamy et Philippe, Senseï m'a dit : « Nounours – c'était mon surnom – Tiki besoin assistant à Cannes pour développer Aikido. » Je lui ai répondu que je ne voulais pas le faire parce que j'étais venu là pour apprendre l'Aikido avec lui. Bref, 2 jours après, j'étais à Cannes. C'est vrai que Tiki donnait hebdomadairement des cours à Cannes, à Nice, à Draguignan et à Monaco. D'un point de vue purement historique et biographique, je peux donc dire que je suis un élève de Tiki. Il m'a enseigné l'Aikido, le iaï, le Ken, le Jo et tant d'autres choses qu'il mérite ma pleine et entière reconnaissance. À cette

époque, Pierre Chassang enseignait encore l'Aikido à Cannes.

Pierre Chassang... figure incontournable de l'Aikido français et européen... Pierre m'a pris immédiatement en affection et je ne le regrette pas, même si ce lien m'a valu bien des déboires au niveau fédéral. Il m'a enseigné l'art de la politique – dans le bon sens du terme – et les multiples aspects de la vie associative.

Avec Tiki et Pierre, nous avons fondé la Fédération Nationale d'iaï, puis la Fédération Européenne en 79. C'est à cette époque également, toujours sous la supervision de Pierre, que j'ai conçu les statuts et le règlement des « 3 A » : l'Association des Alpha de l'Aikido.

Toujours en 79, j'ai organisé le 1er stage des Iles, qui fêtera bientôt son 30^e anniversaire. Tu devrais venir y faire un reportage. Senseï est venu nous y rendre visite plusieurs fois. Il le considérait comme le stage idéal.





J'étais aux côtés de Pierre lors de la scission avec le judo, en 1982, et la création de la FFLAB. Je suis l'un des trois fondateurs de cette fédération, avec Tamura Sensei et Pierre.

En 1983, j'ai abandonné toutes mes charges fédérales. J'ai eu mon deuxième enfant, puis un troisième : on ne peut pas tout faire. Je me suis dès lors consacré à la seule pratique et ai laissé totalement de côté la politique. Je dois dire que je ne regrette pas mon choix. La politique, ça fait travailler plus l'ego que la technique. Et puis la pratique, ça transforme le caractère. Je pense que ce qu'il y a de terrible en aikido est de ne plus tomber.

De ne plus tomber ?

Oui ! Par exemple, à chaque fois que je vois Tamura Sensei faire ses ukemi pendant la préparation, je suis admiratif et je me dis : « J'espère qu'à 73 ans, je pourrais faire ça aussi ! » Et encore, faire ukemi tout seul est une chose. Mais faire ukemi avec un adversaire qui te projette, c'est-à-dire faire, ou être uke, est une autre chose. Bien entendu, avec un autre rythme, évidemment : on ne tombe pas à soixante-cinq ans comme on tombe à vingt-cinq. Mais avec l'idée de t'harmoniser avec le mouvement de tori et que ta chute soit la conclusion harmonieuse de cet échange. C'est marrant que les Japonais n'aient pas – ou ils le font peut-être consciemment – compris la valeur éducative de l'ukemi. J'ai écrit un article sur ce sujet et tu pourras le lire sur mon site. Mais bon ! On ne peut pas dire que les Japonais aient une didactique fantastique. Ce n'est pas dans leur mode de penser, ni dans leur mode d'être.

Pourtant, nous sommes parvenus avec Tiki à combiner la technologie occidentale à l'empirisme oriental. En 83, ou 84, je ne me souviens plus, nous avons créé le Groupe de Recherche sur la Métallurgie Traditionnelle. En effet, de notre point de vue, la pratique du laï ne doit pas se limiter à la seule extraction du sabre : elle comprend aussi l'étude du Ken, la coupe (tameshi giri) et la connaissance de l'instrument avec lequel on pratique : son histoire, sa forge, sa nomenclature, etc. Le but de cette association était donc de constituer un groupe d'amis dont chaque membre poursuivrait une recherche dans sa propre spécialité, pour ensuite mettre en commun les connaissances acquises.

En 1990, grâce au soutien du Musée de l'Histoire du Fer à Nancy, nous avons organisé un stage sous la direction d'un forgeron japonais, dans le but de forger une lame hors du Japon, ce qui, à ce jour, n'avait jamais été réalisé. Les Japonais eux-mêmes étaient intéressés par ce projet parce qu'ils voyaient la science comme un complément utile à leur art. Pour savoir s'il peut fondre un acier, un forgeron japonais regarde le temps, le vent, la pression, consulte les dieux et dit : « Aujourd'hui c'est un bon jour pour faire de l'acier ». La technologie occidentale permet scientifiquement d'expliquer pourquoi ce jour est bon grâce à sa capacité de mesurer les éléments. Ça a été un bon exemple d'échange interculturel, même si l'entreprise s'est révélée fastidieuse...

Mais avec le Budo, il est rare de trouver un maître japonais capable de comprendre et d'accepter le mode de penser occidental. Pourtant, aujourd'hui, le Budo appartient au monde, il n'appartient plus au Japon. J'ai





plusieurs fois entendu des maîtres japonais affirmer qu'un occidental ne pouvait pas comprendre le Budo parce qu'il n'était pas japonais. C'est comme pour le vin : les Français ont encore du mal à accepter l'idée qu'il puisse exister du bon vin, et du très bon, hors de France.

Mais il est vrai que pour comprendre le Budo, un occidental doit nécessairement se défaire de son mode de penser cartésien et dualiste.

Est-ce toujours Tiki qui donne les cours au dojo de Cannes ?

Non, maintenant Tiki tourne. Il donne des stages dans le monde entier.

Je veux parler de cette période-là.

À cette époque-là, oui. Quand je suis arrivé à Cannes en 77, c'était encore Pierre le responsable technique du Dojo. Mais Tiki y enseignait également : il y avait des cours de Pierre et des cours de Tiki. Ensuite, Pierre a laissé la direction du club à Tiki. Quand il a commencé à être de plus en plus pris par ses stages à l'extérieur, j'ai pris le relais. Puis, quand je suis parti en Italie, c'est François Dufour, un ami de toujours, qui a continué la transmission de l'enseignement à l'Aiki Club de Cannes.

Pour revenir un peu en arrière, en 1980 tu es à Cannes. Et après ?

En 1982, j'ai participé activement à la

création de la FFLAB et à sa mise en place, dans ma cave-bureau, à Cannes. Puis, en 1983, j'ai laissé tomber les histoires fédérales. En 1988, on a essayé de s'y remettre avec Tiki, avec le dojo de Me Tamura. On avait soumis un projet qui avait été accepté, mais après ils ont fait machine arrière... J'étais fondateur de l'ENA, mais mon nom a disparu depuis, comme celui de Tiki d'ailleurs ! En 1992, j'ai soutenu la candidature de Gérard Gras à la présidence de la FFAB parce qu'il était en faveur de l'union, et il s'en est fallu de peu que nous remportions les élections. Mais l'union n'est pas dans l'ère du temps : ne sommes-nous pas dans le Kali Yuga : « l'âge des conflits » !

Pour en revenir à la politique, je dois admettre que je n'ai pas vraiment abandonné mes utopies.

Ce qui m'a toujours stupéfié avec les pratiquants d'aïkido est leur incapacité à faire « Ai » au niveau de leur organisation. Il y a deux fédérations en France et une multitude d'associations qui ne se reconnaissent ni de l'une, ni de l'autre. Il y a deux fédérations en Europe et une multitude d'associations... Au sein de la fédération internationale, on ne peut pas dire qu'il y ait une grande entente non plus. Comment prétendre trouver l'harmonie sur le tatami si l'on se révèle incapable de la trouver hors du tatami. Il m'a fallu un certain temps et, devrais-je dire, un temps certain, pour accepter l'idée que le monde des aikidokas – au sens de la société des aikidokas – n'est pas différent des autres. Belle désillusion ! Je l'appelle : « le syndrome du Père Noël », et je ne pense pas qu'il soit nécessaire d'expliquer pourquoi !

En Italie, la situation n'est pas différente, loin s'en faut !... C'est quasi un euphémisme

dire que l'Italie n'est pas très bien organisée, et au niveau du sport, pas bien organisée du tout : chacun fait plus ou moins ce qu'il veut. Quiconque peut ouvrir un Dojo d'Aïkido, même s'il n'a jamais pratiqué. Chacun est maître dans son petit dojo : « le gros poisson dans le petit étang ». Inutile de dire qu'y cohabite une myriade de groupuscules qui prétendent tous être l'unique et vrai Aïkido.

L'Italie, qui fait partie de l'Europe, devra un jour ou l'autre s'organiser. Ainsi, et pour la première fois depuis le fascisme, le nouveau gouvernement en place a créé un Ministère du Sport. Il est fort probable que le nouveau ministre calquera la nouvelle organisation du sport sur les normes européennes : une fédération sportive par activité sportive. Et si tel est le cas, qui représentera l'aïkido, en l'état actuel de ses dissensions ?

Comme j'aime aller au bout de mes utopies et que j'ai trouvé en Italie un terrain fertile, quasi vierge au niveau institutionnel, j'ai décidé de tenter une nouvelle expérience d'unification, parce que j'aime croire qu'il soit possible de faire Ai entre les nombreux courants de l'Aïkido, en l'occurrence italien. Fort des expériences passées, j'ai donc cherché un type d'organisation qui permettrait de ne pas retomber dans les mêmes travers.

Il m'est alors venu une idée, issue de mon passé de syndic de copropriété. Dans un immeuble, chacun jouit de son appartement comme il entend, sans devoir en rendre compte à quiconque. Mais il faut gérer les parties qui n'appartiennent à personne en particulier, mais dont tout le monde bénéficie : le gardien, l'ascenseur, les espaces verts, etc.